

en souvenir de C. J. GIGNOUX

par Bernard SIMIOT

C'EST n'est pas sans éprouver une émotion profonde que j'écris ces quelques lignes en hommage à C.J. GIGNOUX, qui fut le Directeur Général de la « Revue des Deux Mondes » pendant ces dix dernières années, au cours desquelles il voulut bien m'accepter pour l'un de ses collaborateurs immédiats lorsque « Hommes et Mondes », né de l'après-guerre, fusionna avec la plus ancienne et la plus célèbre des grandes revues françaises.

Dès le lendemain de sa mort soudaine, survenue dans la nuit du 15 au 16 avril, la presse ne manqua pas d'évoquer la figure de grand honnête homme et la carrière du disparu : son agrégation des Facultés de Droit, sa participation active aux Conférences Internationales et aux travaux du Comité Economique de la Société des Nations, sa direction de « la Journée Industrielle », son Sous-Secrétariat d'Etat à l'Economie Nationale, sa présidence du Patronat français, ses cours d'économie politique à la Faculté de Droit de Nancy et à l'Institut Catholique de Paris, son élection à l'Institut, sa direction de la « Revue des Deux Mondes », et enfin la publication de nombreux ouvrages dont la seule rédaction eût suffi à remplir une vie laborieuse : *Colbert, Turgot, Karl Marx, Law, Lénine, Economie et Civilisation, Joseph de Maistre, le Baron Louis*, etc...

Economiste, historien, publiciste, son immense culture et sa grande curiosité intellectuelle ne connaissaient aucune barrière de spécialité. Les postes éminents qu'il avait occupés, les fonctions importantes qu'il avait assumées, les relations internationales qu'il avait conservées avec tels grands de ce monde, les services qu'il avait rendus au pays avec un total désintéressement n'avaient altéré en rien ses qualités profondes, la droiture, l'indépendance, la modestie, la bonté, la lucidité et, brochant sur le tout, une honnêteté intellectuelle sans la moindre faille. Avec les années, de telles vertus qu'il devait à une solide hérédité du pays de Loire

avaient lentement mûri comme un bon cru de terroir qui sait conserver je ne sais quel goût pétillant, mais qui ne devient jamais acide. Aussi bien, sans jamais rien sacrifier à la vérité et sachant peser les hommes sur de justes balances, il comptait pour important de ne pas s'en laisser accroire et jugeait ses contemporains avec lesquels il était en désaccord sans jamais se départir d'une ironie courtoise qui faisait d'autant plus flèche. Pour les fidèles des chroniques qu'il écrivit dans *la Revue*, c'était un régal de haut prix que de lire chaque quinzaine les commentaires qu'il consacrait, sans jamais élever le ton, à la vie politique ou économique, et à ce qu'il est convenu d'appeler aujourd'hui le Pouvoir. C'est que C.J. GIGNOUX était un libéral, par nature, par goût de l'indépendance, beaucoup plus que par doctrine et, sans nul souci d'être dans le vent des idées, par un certain respect de l'homme tel que les chrétiens peuvent le concevoir.

Tout cela, les amis, les collaborateurs, peut-être certains lecteurs de C.J. GIGNOUX ne l'ignoraient pas. Mais combien d'entre eux savaient que cet homme de cabinet était surtout un homme de plein air et avait été un homme de guerre dans le courant d'une existence où l'occasion avait été donnée deux fois à ceux de sa génération de connaître les champs de bataille ? Sur ce dernier point, modeste et secret, il ne parlait pas facilement, mais à moi qui étais son jeune cadet et qui avais eu la chance de faire partie d'une armée victorieuse en Italie, en France et en Allemagne au cours de la dernière reconquête, il évoquait plus volontiers ses souvenirs d'ancien soldat. Et c'est ainsi, qu'au cours d'inépuisables conversations, j'avais finalement appris, par bribes, que grièvement blessé en 1915, il s'était sauvé de l'hôpital militaire où un chirurgien d'occasion menaçait de lui couper la jambe, et que six mois plus tard, on le retrouvait à la tête d'une section d'infanterie, au milieu des paysans de son cru. En

1940, C.J. GIGNOUX, ancien ministre, commandait un bataillon de chars. Mais en 1945, le Gouvernement Provisoire l'avait envoyé à la Santé, avec ses citations à l'ordre de l'armée et sa cravate de commandeur, sous prétexte qu'il avait été membre du Conseil National pendant les années de Vichy !

C.J. GIGNOUX n'en avait pas gardé sombre rancune au Pouvoir, n'ignorant pas qu'en fin de compte la France avait fait alors l'économie d'une atroce révolution en passant sa hargne sur le dos, parfois sur la peau, de quelques notables. Mais sa confiance dans les hommes qui font profession d'aller et venir dans les allées du Pouvoir, sous le couvert d'assumer on ne sait quel destin, allait faire place de plus en plus à une sorte de scepticisme moitié indulgent et moitié narquois. Dans le même temps, il se rapprochait de plus en plus de sa maison natale, de ses champs, de ses vignes, des paysages des environs immédiats de Roanne où il avait grandi, étudié, souffert, où il avait donné, sans jamais compter, tout le petit argent qu'il avait gagné laborieusement comme un authentique paysan qui aurait eu à la fois le goût du sillon bien tracé et le sens de la générosité !

C'est dans ce paysage, dans son pays, que je lui ai dit adieu. Les hommes, les femmes, les enfants, tout le village de Saint-Jean-Le-Puy s'étaient rassemblés, sous une pluie glaciale, autour de la tombe fraîchement ouverte dans la glaise. Nul représentant du gouvernement, de l'administration ou de l'Institut, mais, sous un grand ciel de campagne où le vent sifflait entre les nuages, tout un petit peuple de vignerons derrière son curé, ses enfants de cheur et ses derniers survivants de Verdun, s'étirait sur la route qui mène au cimetière. Sans doute, était-ce mieux ainsi. C.J. GIGNOUX s'endormait dans la plus pure vérité de sa vie terrestre.

Bernard SIMIOT